

LA VIE PARISIENNE.



UNE TORPILLE

À TROUVILLE-SOUS-MER

LA VIE PARISIENNE

Parait tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, PARIS (8^e) ; Téléphone Outenberg 48-59

ABONNEMENTS

PARIS et DÉPARTEMENTS

UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;
Trois Mois : 8 francs 50

Les Abonnements doivent commencer le 1^{er} de chaque mois.

ÉTRANGER (Union Postale)

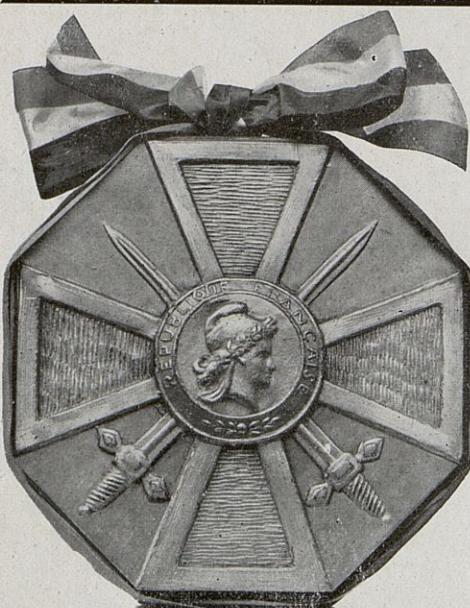
UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 francs
Trois Mois : 10 francs

**GOUTTES
DES COLONIES
DE CHANDRON**

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS,
MAUX D'ESTOMAC,
Diarrhée, Dysenterie,
Vomissements, Cholérite
PIUSSANT ANTISEPTIQUE DE
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne, Paris.



Elle est rutilante de l'or de ses bronzes anciens, elle évoque des heures d'audacieuse bravoure la BOITE CROIX DE GUERRE garnie Chocolats fourrés que la MARQUISE DE SÉVIGNÉ, 11, boulevard de la Madeleine, PARIS, envoie à toutes adresses contre mandat de 10 Frs.

La
Photographie
d'Art **Reutlinger**
21, Boulevard Montmartre, Paris.
accorde 50 %, sur son tarif pendant la guerre.

BIJOUX Plus haut Cour
COMMISSION **ACHAT**
COMPTOIR ARGENTIN, 25, rue Caumartin, Paris.

ABONNEMENTS

MAISONS CHOISIES

2 fr. la ligne (50 lettres, chiffres ou espaces).

RECHERCHES ET RENSEIGNEMENTS

POLICE PARISIENNE, 124, r. Rivoli, IMBERT Dir. Ex-insp. attaché au Cabinet du Préfet de Police. Recherches det. natures. Rens. confid. Enquêtes sur t. sujets. Mariage (avant). Divorce. Constats. Successions. Vols. Surveillance, etc. Missions. Paris, France, Etranger. Discr. absolue.

POLICE PRIVÉE, 37, boul. Malesherbes, Paris. 20^e année, recherches, enquêtes, surveillances, mariages, santé, antécédents, moralité, prodiges, etc., etc. DIVORCES. E. VILLIOD, Directeur, reçoit de 9 heures à midi et de 2 heures à 6 heures. Téléphone Central 85-81.

DIVERS

GABRIELLE, 5, avenue Mac-Mahon, spirite, guidera avenir, évitera décep. de la vie par ses conseils. 2 à 7 h.

VIC juge et conseille d'après écriture. Reçoit 2 à 8 h. et par correspondance. 6, rue Boucher (face Samar.)

HOTELS

ETOILE. Hôtel BELFAST, 10, avenue Carnot, dernier confort moderne. Chambre à la journée, au mois. Restaurant. Repas servis dans les chambres.

OCCASIONS

BIJOUX • PERLES • DIAMANTS
sont achetés aussi cher qu'avant la guerre
chez PAREDES, 11, rue Caumartin. 1^{er} ETAGE

LA COMPAGNIE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE
ET LES VERSEMENTS D'OR

La Compagnie des Chemins de fer Paris-Lyon-Méditerranée vient d'ouvrir les guichets de ses gares à l'échange de l'or contre des billets de banque pour le compte de la Banque de France.

ÉTÉ 1915

MAGASIN de CHOCOLATS et BONBONS
PRÉVOST



CHOCOLAT à la TASSE PRÉVOST
et CAFÉS
39, Boulevard Bonne-Nouvelle
Allées de Tourny, 4, à BORDEAUX

Pour le Voyage, FRUITS CONFITS de première marque

MARTINI
Vermouth de Turin
LE MEILLEUR

BIBLIO, r. Vivienne, 12, achète livres et gravures.
Envoie franco sur demande son dernier Catalogue.

SOUS BOIS PARFUM GODET

ESTAMPES

Genre XVIII^e siècle
et GUERRE 1914

Porte-folio "Les Sourires de Paris"

16 estampes sous couverture

de RAPHAEL KIRCHNER, format 37×28,

signées : A. GUILLAUME, WILLETT, STEINLEN, GERBAULT, PRÉJELAN,

POULBOT, etc. Les 16 est., franco 6 fr. (Etrang. 7 fr.)

LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 68, Chaussée d'Antin, PARIS

EDITIONS DE "LA VIE PARISIENNE"

Derniers ouvrages parus, in-18, illustrés, à 3 fr. 50

LE BÉGUIN DES MUSES

par Charles Derennes

LE PREMIER PAS

par Abel Hermant

DANS UN FAUTEUIL

par Pierre Veber

LES CAPRICES DE NOUCHE

par Charles Derennes

NOS AMIES ET LEURS AMIS

par R. Coolus

LES VRILLES DE LA VIGNE

par Colette Willy

LA FOIRE AUX CHEFS-

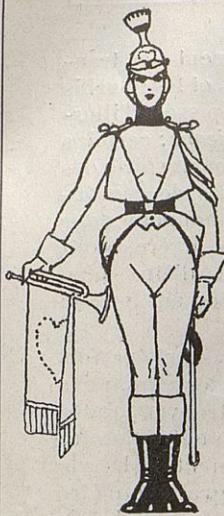
D'OEUVRE, par Jacques Dréa

LE PLAISIR TENDRE

par Marcel Lafage

Pour recevoir franco par la poste chacun de ces livres, envoyez en timbres ou en mandat-poste 3 fr. 50 à M. le Directeur de LA VIE PARISIENNE, 29, RUE TRONCHET, PARIS

ON DIT... ON DIT...



Le « diner de la tranchée ».

C'est entendu, tout le monde ne peut pas être au front... Mais peut-être conviendrait-il de s'abstenir de faire un jeu de choses qui ne sont pas risibles du tout et auxquelles les gens de l'extrême arrière n'ont le droit de penser qu'avec une admiration émue.

Dans une station balnéaire assez connue, sur l'Océan, un restaurateur ingénieur(?) a fait creuser derrière son hôtel, dans un assez vaste emplacement parsemé de bouquets de pins maritimes, tout un réseau de tranchées.

Oh! ce sont des tranchées dernier modèle et comme n'en connaissent guère les poilus de l'Argonne! Sur le boyau central prennent naissance de multiples petits abris, garnis de plantes vertes; l'électricité y répand sa lumière à foison et le grand chic est d'aller dîner dans la tranchée, comme on allait jadis dîner dans les rocallées artificielles d'Enghien.

Le plus désolant c'est que cette invention grotesque et malsaine attire une foule bruyante et frivole de curieux!



La petite école de guerre.

Au camp de la Valbonne, dans l'Ain, on éduque avec rapidité les élèves officiers. Au bout de cinq ou six semaines des sous-officiers ou de simples soldats deviennent sous-lieutenants.

Ces soldats officiers appartiennent à l'élite de la société: on y voit des attachés d'ambassade, des sous-préfets, des conseillers de préfectures, des avocats, des magistrats... On y voit même des hommes de lettres, par exemple, notre excellent ami et collaborateur Franc-Nohain.

L'autre jour nous l'avons successivement vu faire du « plat-ventre » et du « feu de salve ».

D'ailleurs un de ses chefs nous a fait de lui cet éloge :

— Il sera aussi bon officier qu'il est bon écrivain.



La charité purifie tout.

Notre récent écho sur la vente de baisers qui a eu lieu récemment à Londres a stimulé l'imagination de nos théâtreuses parisiennes et deux de celles-ci, M^{les} Jacqueline M.Y et Marguerite Pula viennent de lui donner une suite amusante.

Ces deux artistes villégiaturent actuellement au Pouliguen, petite plage très bourgeoise en temps de paix, mais très cabotine cette année. Elles sont jeunes, jolies — cela va sans dire — et très blondes, ce qui vous fera comprendre que le maillot couleur pourpre leur va admirablement bien.

Ces deux demoiselles se sont fait photographier dans ce costume sommaire et avec le cliché ainsi obtenu, elles ont confectionné des cartes postales qu'elles vendent elles-mêmes — et dans le costume précité — sur la plage du Pouliguen pour la modique somme de cinq francs. Si l'amateur désire une dédicace personnelle, il lui suffit de doubler le prix.

Le bénéfice de la vente est versé à une œuvre de bienfaisance du pays.



Petites affiches.

A se promener dans les rues parisiennes on découvre parfois des enseignes follement amusantes que nos plus joyeux humoristes ne désavoueraient certes point.

C'est ainsi que dans le voisinage de l'Institut, rue Mazarine exactement, un marchand de vins affiche :

AU PETIT POT DE L'INSTITUT

L'enseigne est complétée par une illustration qui représente un pot de... cornichons se détachant en gris-vert sur un fond bleu clair. Est-ce là une allusion à nos habits verts?

Rue Fontaine, un coiffeur-posticheur se dit *Fournisseur de M^{le} M.st.ng..it*, tandis qu'un marchand de primeurs de la rue Saint-Antoine montre une pancarte sur laquelle on peut lire, je vous l'affirme :

*Légumes défraîchis pour théâtre
Spécialités pour chaque artiste.*

Il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour dénicher des centaines d'enseignes aussi drôles que celles-là.



A Tricot-Plage.

Nous voici au mois d'août et déjà l'on prépare activement une nouvelle campagne d'hiver. Les mères, les sœurs, les fiancées ont repris leurs aiguilles et de leurs doigts agiles, elles tricotent à nouveau chandails et chaussettes pour nos soldats.

Un de nos amis qui revient de Deauville nous dit que là-bas la plage a été transformée en un véritable atelier. Les dentelles et les tapisseries qu'on tenait à la main autrefois pour se donner l'illusion de travailler ont été complètement abandonnées: c'est le tricot qui les remplace...

Une artiste parisienne, M^{le} Paulette M.rc.er, qui villégiaturent là-bas, vient même d'inaugurer le bain-tricot. Chaque matin on peut la voir délicieusement moulée dans un maillot noir très collant, entrer dans l'eau avec une pelote de laine et des crochets à la main. Elle s'avance jusqu'à ce qu'elle ait de l'eau à mi-corps, tricote quelques minutes puis revient à sa cabine déposer son ouvrage et, les mains libres cette fois, retourne tirer quelques brassées... Ce n'est peut-être pas là du très bon travail, mais c'est tout de même très significatif comme état d'esprit.



Le théâtre de la victoire.

Quelle influence la guerre exercera-t-elle sur la littérature en général et la littérature dramatique en particulier? C'est un problème que tout le monde se pose et dont personne ne trouvera la solution, car ce n'est pas le talent de tel ou tel écrivain qui le résoudra, mais la lente évolution du sentiment populaire. En attendant, tout ce que nous pouvons dire c'est que le théâtre ne verra l'année prochaine que des revues. Savez-vous combien on en prépare, en ce moment? Onze! Et de ces onze il en est une qui aura pour auteur M. Maurice D.nn.y lui-même.

Les grandes victoires ne se célèbrent-elles pas toujours par des revues triomphales?



Les « extras » du Palais-Bourbon.

La Chambre des députés, du fait de la mobilisation, a perdu la plupart de ses huissiers: ceux-ci, à l'exemple de leurs députés, sont au front.

Pour les remplacer on a dû avoir recours à des hommes non mobilisables. Et parmi ceux-ci figurent: un laitier, un ancien gendarme, un musicien sans engagement (sans doute il a accepté cet emploi pour apprendre l'harmonie).

Mais le plus pittoresque est un certain huissier, appelé « Pierre » dans les couloirs du Palais-Bourbon et qui, avant la guerre, faisait partie de la troupe du Nouveau-Cirque.



Littérature de guerre.

Un peu de littérature, dit-on, cela ne fait jamais de mal.

C'est ainsi que l'autre jour, nous avons assisté à une scène amusante. Devant une bibliothèque de gare, une opulente dame choisit un livre amusant « pour se distraire en chemin de fer »; la bibliothécaire lui en propose plusieurs. Elle lui tend notamment *Les Transallantiques*.

— Prenez celui-là; c'est très bien et puis, c'est de circons-tance... C'est l'histoire du *Lusitania*.

Et, convaincue, la bonne dame achète le volume.



Trop de zèle, Messieurs les douaniers!

Nos grands blessés, retour d'Allemagne, ont été magnifiquement reçus par les Suisses. A Genève, ils ont été comblés de douceurs (tabac, fleurs, cigarettes, fruits, bonbons, etc...)

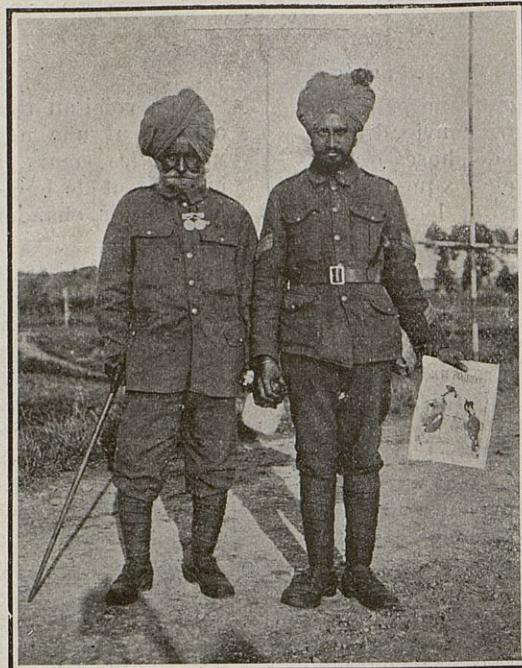
Mais lorsqu'ils ont passé la frontière, le premier jour, de bons douaniers sont montés dans le train et voulaient leur empêcher de passer le tabac étranger; l'un de ces trop zélés employés allait même jusqu'à vouloir faire payer à ces malheureux des droits de douane.

Si un personnage influent n'était pas intervenu, on aurait continué ce manège!

“LA VIE PARISIENNE” SUR LE FRONT

La *Vie Parisienne*, qui s'efforce d'apporter dans les tranchées, dans les cantonnements, dans les dépôts, dans les ambulances, un peu de grâce et de gaieté, est récompensée de ses efforts par l'accueil enthousiaste que veulent bien lui faire nos vaillants soldats. De tous les points de la France, de la ligne de feu, comme des garnisons de l'arrière, et même des Dardanelles, nous arrivent des lettres innombrables nous remerciant, trop élogieusement, du plaisir, du réconfort que chacun trouve à feuilleter les pages de notre journal. A tous nos lecteurs, qui veulent bien être nos amis, nous adressons nos vifs remerciements. Nous voudrions faire pour eux plus et mieux; nous voudrions que *La Vie Parisienne*, pendant la guerre, fût plus brillante et plus attrayante qu'elle ne l'a jamais été; mais notre tâche est difficile, car un grand nombre de nos collaborateurs ont, depuis longtemps, délaissé la plume ou le crayon pour prendre le fusil.

Qu'on veuille donc nous être un peu indulgent!



NOS ALLIÉS INDIENS
ne sont pas les moins fervents lecteurs de
La Vie Parisienne.

Tous ceux qui reviennent des tranchées savent que les abris et les gourbis des combattants sont tapissés d'illustrations de *La Vie Parisienne*; certains de nos dessins ont même inspiré des fresques sur des baraquages de cantonnement. C'est un grand honneur pour ces œuvres d'une grâce légère, dont le principal mérite est d'être bien françaises, d'être exposées au feu de l'ennemi.

Aux lettres charmantes, et parfois très émouvantes, de nos lecteurs, nous avons souvent la joie de trouver jointes des photographies nous montrant notre journal associé intimement à la vie des tranchées. Nous regrettons d'être obligés, faute de place, de ne choisir parmi ces centaines de photographies qu'un petit nombre de documents: nous en reproduisons six, dans cette page. D'autres seront publiés plus tard; ils complètent notre *Album de guerre*, mais c'est surtout pour nous qu'ils sont précieux; nous en réunirons les originaux pour former un livre d'or, qui restera le joyau des archives de notre journal.



DANS LA TRANCHÉE



AU BIVOUAC



DANS LES BOIS



UN POSTE DE SECOURS SUR LE FRONT
décoré de dessins de Fabiano très habilement agrandis.



LA LECTURE DE *LA VIE PARISIENNE*
dans l'abri blindé d'un officier, en première ligne.



LES KHARITES

HÉRA ou LA BONNE ÉPOUSE

Héra — d'après les mythes païens — était la grande divinité féminine du ciel, épouse de Zeus qu'elle avait séduit au sommet du mont Ida. « Le lotus humide de rosée, le safran, l'hyacinthe touffue formaient aux deux époux, dit la légende, un lit épais où ils étaient étendus, enveloppés d'un magnifique nuage d'or ! » Images symboliques de la fécondité. Héra présidait, en effet, aux hymens prolifiques. D'une beauté chaste et sévère, elle n'admettait pas la bagatelle et n'était pas toujours d'une humeur conjugale agréable.

Ghislaine de Vindry, si elle avait habité l'Olympe, au lieu de vivre en 1915, aurait pu s'appeler Héra ! Son mari, capitaine de réserve, commanda fort bravement une compagnie qui, depuis le début de la guerre, fut plusieurs fois en première ligne. Georges ne s'est jamais plaint des tranchées, ni de la solitude, ni des rigueurs du service. Et pourtant, il aimait la bonne vie, la douce vie. L'austérité de Ghislaine, sa patricienne froideur, son intransigeance de principes ayant stérilisé le charme que sa beauté aurait pu avoir, Georges s'était de plus en plus éloigné d'elle. Avant la grande épreuve, il ne restait du ménage qu'une façade, celle que gardent les gens d'un monde où l'on ne doit pas divorcer. Pendant les mois d'absence, on avait échangé de loin en loin quelques lettres brèves. Pourtant, depuis quatre ou cinq semaines, celles de Ghislaine étaient plus longues et d'un ton moins sec. La nuance néanmoins n'était pas très indicatrice.

Dans sa tenue fanée d'officier revenant directement du front, Vindry arrive, sans l'avoir prévenu, chez son vieux ami Juniac, le confident affectueux, et qui fut toujours de toute sécurité.

JUNIAC, heureusement surpris. — Toi ! mon vieux Georges !... Ah ! par exemple, si je m'attendais !...

GEORGES, avec effusion. — Quatre jours de permission !... Je me suis dit : Allons embrasser ce bon Juniac !

JUNIAC, malicieux. — Je suppose que tu n'embrasseras pas que moi ?

GEORGES. — Nous allons en parler... quoique, tu sais, le séjour des tranchées rende... très anachorète. Tu es un trop fin philosophe pour ne pas l'avoir deviné ?

JUNIAC. — Je comprends très bien ce que doit être la mentalité

d'un homme d'esprit et d'action tel que toi. Mais, tout de même, la nature... que tu écoutais volontiers ?

GEORGES. — Evidemment ! On la retrouve en rentrant à Paris. Aussi tu m'hospitalises, n'est-ce pas ? Je descends chez toi, je serai plus libre !

JUNIAC, stupéfait. — Eh ! bien, et ta femme ?... Qu'est-ce que tu en fais ?

GEORGES. — Je n'en ferai rien... comme par le passé !

JUNIAC. — Tu t'imagines qu'elle n'apprendra pas que tu es ici ?... Je l'ai rencontrée la semaine dernière ; elle m'a dit : « Je crois bien que Georges va venir !... »

GEORGES, vivement. — Comment ? Elle t'a dit ? Diable !... Cela m'ouvre des horizons... Figure-toi que je n'ai pas sollicité de permission ; on me l'a donnée d'office : elle est arrivée d'en haut par la voie hiérarchique.

JUNIAC. — Méfie-toi !... Mme de Vindry pourrait bien y être pour quelque chose !... Elle est hautement estimée à raison de tout le bien qu'elle fait ; et si elle a exprimé un désir...

GEORGES, soucieux. — ... Le désir de me voir ?... C'est invraisemblable !... Surtout étant donné nos relations... ou plutôt l'absence de nos relations.

JUNIAC. — Souvent femme varie !

GEORGES. — Oui, mais pas elle, jamais. (Réfléchissant.) Tout de même c'est bizarre ! (Ennuyé.) Moi qui m'étais fait une fête d'être chez toi !

JUNIAC. — ... Et d'y retrouver certaine gentille amie ?... Cela n'empêchera pas ! Rentre d'abord au bercail, c'est plus prudent. Sans cela, le scandale que vous avez toujours voulu éviter... Et puis, qui sait ?... Tu auras peut-être des surprises !

GEORGES. — Quelles surprises ?... Tu prends un air malin !...

JUNIAC. — Ghislaine n'a jamais été plus belle.

GEORGES. — Je connais : beauté de glaciers !

JUNIAC. — Eh ! Eh ! Quand le soleil les éclaire... ils prennent des teintes roses !

GEORGES. — Ça ne les fait pas fondre ! Tu connais tout ce qui nous a séparés elle et moi : je ne vais pas recommencer à te le raconter. Evidemment quand je l'ai épousée il y a sept ans, j'en ai été amoureux fou. Je voulais être le mari fidèle, l'amant... Ah ! si elle avait répondu !... Mais tu sais ce que j'ai trouvé ?

JUNIAC. — Parfaitement !... l'éternelle banquise.

GEORGES. — Pire que cela : la femme à principes fermés qui n'admet pas un frisson du cœur, pas une griserie des sens, qui n'en éprouve jamais, les considérant comme un péché et qui ne consent — avec quelle mauvaise grâce ! — au strict nécessaire conjugal qu'en vue de l'enfant. Tu oublies que j'ai eu trois mioches en trente-deux mois !... Dame ! après cela je me le suis tenu pour dit !

JUNIAC. — Tu as évacué !

GEORGES. — Mon vieux, en amour, je ne t'apprendrai pas, on accepte bien des choses sauf d'en être réduit au rôle humiliant que j'ai secoué. Un homme-amant en est deux fois blessé. Et j'étais bien cet homme-amant avant la guerre !

JUNIAC. — Ne t'inquiète pas ! Tu le seras toujours... Cela revient si vite ! Et ce ne sont pas les pires amants qui font les plus mauvais mariés... D'ailleurs tu trouveras chez toi quelques changements matériels... et peut-être moraux. Du moins, je me le figure. A mes dernières visites, chez ta femme, elle me parlait plus souvent de toi...

GEORGES. — Elle m'a écrit davantage aussi ! Seulement ça sentait le devoir à plein nez. Elle a dû se persuader qu'il était méritoire d'agir ainsi ! Enfin, toi, psychologue, qu'est-ce que tu penses ?

JUNIAC. — Je pense que les psychologues sont comme les spécialistes : si l'on veut une opinion juste, il ne faut pas les consulter.

GEORGES. — Merci !... (Se levant.) Allons ! il faut plier bagages... puisque je suis de corvée...

JUNIAC. — Tu viendras te décarémer ici !... Je vais téléphoner à Sabine...

GEORGES. — Oui !... En attendant, embrasse-la pour moi... Pas trop !...

JUNIAC. — Aucun danger !... Le civil compte si peu !...

La veille, chez Ghislaine, une conversation très animée s'achevait entre elle et Viviane Berzé, une spiriluelle demi-mondaine, sa camarade d'ambulance. Sur le terrain de la charité, toutes les femmes deviennent sœurs... et quelquefois même amies.

VIVIANE, concluant. — Vraiment, madame, je reste confuse de tous les conseils quelque peu singuliers, que je vous ai donnés.

GHISLAINE. — C'est moi qui les ai sollicités !... Excusez-moi. Et merci pour cette leçon de... d'a...

VIVIANE, riant. — D'amour !... Allez donc !... Vous avez toujours peur du mot !

GHISLAINE. — Il n'y a pas que le mot qui me fasse peur !

VIVIANE. — Pourtant, lorsqu'on a eu trois enfants ?...

GHISLAINE. — Cela a si peu de rapport !...

VIVIANE. — Parlez pour vous !...

GHISLAINE. — Oui, oui ! Oh ! d'après ce que vous m'avez dit, je comprends bien tout ce qui m'a manqué pour que mon mari... Mais j'ai suivi très attentivement vos leçons... Voyez !... j'ai pris des notes !

VIVIANE, amusée. — Ne les lui montrez pas !...

GHISLAINE. — Je vais les apprendre par cœur.

VIVIANE. — C'est bien le cas ! Et surtout de l'abandon... Qu'on ne devine pas l'élève... Etudiez l'élan... Et le baiser sur les lèvres ! Rappelez-vous ?

GHISLAINE. — Je me rappelle. (Récitant.) Le baiser vaut par l'intention et par le détail.

VIVIANE. — Bien !... Piochez le trouble et le désir !... Ce sera toujours votre partie faible ; mais intelligente comme vous l'êtes !... Et puis les hommes sont si heureux de produire de l'effet qu'ils n'y regardent pas de si près. Enfin, bonne chance !... Au revoir, chère madame.

Georges arrive de chez son ami Juniac, ayant fait, pendant le trajet, des réflexions assez mélancoliques. Rentrer dans sa maison, qui lui fait l'effet d'un frigorifique, lui donne le regret d'être venu. Mais comme il n'y a pas moyen de faire autrement... Tiens ! la porte de son appartement est ouverte !... On l'attend !... Ghislaine est là lui fait un accueil presque chaleureux.

GHISLAINE. — Enfin ! c'est vous !... Je vous espérais plus tôt !... GEORGES, étonné. — Le train a eu du retard !... Bonjour, chère amie !...

GHISLAINE. — Vous ne m'embrassez pas ?

GEORGES, embarrassé. — Si, si !... Plutôt deux fois !... (Baisers assez gauches.) Excusez-moi... Après dix mois de guerre on ne se rappelle plus les usages !...

GHISLAINE, souriant. — J'aiderai vos souvenirs !

GEORGES, surpris de l'étreinte assez étroite de sa femme. — Vous êtes fort aimable !... Je suis très touché !...

GHISLAINE. — Et moi très, très contente de vous retrouver !...

GEORGES. — Parce que j'ai fait à peu près mon devoir ?

GHISLAINE. — Vous l'avez fait magnifiquement... et je vous en félicite ! Mais il n'y a pas que le héros que je suis heureuse de voir !

GEORGES, ébahi mais flatté. — Vraiment ?... Croyez que de mon côté...

GHISLAINE, le regardant. — Vous avez une mine de guerrier !...

GEORGES, riant. — ... Qui a besoin de passer dans son cabinet de toilette !

GHISLAINE. — Je vous y conduis ! (Elle l'emmène dans une pièce voisine.) Vous êtes chez vous !

GEORGES. — Mais c'est votre chambre ?

GHISLAINE. — La vôtre... est en réparation... Un accident dans les conduites d'eau... Installez-vous ici.

GEORGES. — Eh ! bien !... Et vous ?

GHISLAINE, singulière. — Ne vous inquiétez pas... on s'arrangera !...

GEORGES, de plus en plus étonné, regardant autour de lui. — Mais elle est toute changée, votre chambre, et très fleurie ?...

GHISLAINE. — Vous la trouviez avant trop sévère... J'ai fait quelques modifications... Elle vous plaît mieux ?

GEORGES. — Beaucoup mieux ! Et celle qui... (Se reprenant.) Pardon ! J'allais dire : et celle qui l'habite aussi !

GHISLAINE, gentille. — Mais dites-le ?... Ça me fait plaisir !... (Elle réussit une rougeur qui impressionne Georges.) L'adessus je vous laisse... Dès que vous serez prêt, venez me rejoindre ; nous dînerons à côté, dans mon boudoir !

GEORGES. — Dans votre ?... Mais, avant, la pièce d'à côté n'était pas un boudoir !

GHISLAINE, sortant. — J'ai aussi arrangé cela... Vous verrez !

Et, en effet, le boudoir est exquis — entièrement du goût de Viviane dont Ghislaine a suivi toutes les indications. La petite table dressée pour un couvert en tête à tête, avec l'argenterie élancée, les roses, les fruits parfumés, tout cela est selon le rite prescrit. Et Ghislaine a révélé la fameuse robe d'intérieur qui la déshabille si éloquemment — si outrageusement pense-t-elle ! Georges paraît sur le seuil de la porte et s'arrête ébloui, croyant à un mirage.

GHISLAINE, souriant. — Ce n'est pas un rêve !... Entrez...

GEORGES. — Le temps de passer un smoking... Je ne savais pas !... Je suis resté en guerrier, comme vous dites !

GHISLAINE. — Je préfère... Le smoking me rappellerait trop...

GEORGES. — Le passé ?... Je comprends... Alors si, avec cette tenue, je ne vous fais pas peur ?

GHISLAINE. — Au contraire !...

GEORGES, regardant. — Oui, mais au milieu de ce cadre rasant... Car c'est délicieux ici !... (Connaisseur.) Le choix des étoffes, ce coin de vieilles tapisseries, le tapis aux nuances éteintes, les pastels : une merveille !... Tous mes compliments !... Je me n'attendais pas...

GHISLAINE. — A me trouver autant de goût ? (S'efforçant de mentir.) J'avais envie de vous faire plaisir, cela m'a inspirée !...

GEORGES. — Je suis confus vraiment d'avoir pu douter !... (Pas encore convaincu.) C'est extraordinaire... Sans aucun conseil !...

GHISLAINE. — Ah ! Je ne dis pas !... On n'apprend pas un art nouveau sans quelques leçons...

GEORGES. — Alors l'élève a été de première ordre ! Et en tout cas, l'intention est charmante... Je vous en remercie !...

GHISLAINE. — Asseyez-vous... Avez-vous faim ?

GEORGES. — Très faim ! Toujours ! Effet des tranchées !... Seulement nous n'étions pas habitués à des tables aussi luxueuses... C'est une joie de trouver toutes ces jolies choses et surtout de revoir, si gentiment maîtresse de maison, celle qui veut bien m'en faire les honneurs.

TIENS, UN AVION!

Dessin de H. Gerbault.



-- Tiens un avion au-dessus ^{du} Moulin de la Galette!... Il va peut-être retrouver par là ^{mon} bonnet!

GHISLAINE. — Vous êtes content?

GEORGES. — Bien davantage que je ne saurais le dire!... D'autant plus...

GHISLAINE, achevant. — Que vous ne vous y attendiez pas?... Comme pour le mobilier!

GEORGES. — Je l'avoue en toute franchise!

GHISLAINE, réprimant un mouvement de mauvaise humeur. — On change! J'ai beaucoup réfléchi pendant votre longue absence!... Mais d'abord dinons!... On se fera des confidences après!... (Elle consulte à la dérobée un papier.)

GEORGES. — ... Que regardez-vous donc?

GHISLAINE. — Rien!... C'était pour me rappeler le menu! Truite, poularde, galantine de pintades, salade japonaise, pêches glacées! (Souriant.) Et beaucoup de champagne pour vous remonter.

GEORGES. — Je vous assure que je suis très au point!... Vous en buvez donc maintenant du champagne?

GHISLAINE. — Avec vous, oui!... (Elle le regarde, et, comme exécutant un geste prescrit elle l'attire à elle, pour un baiser sur les lèvres qu'elle rate et qui glisse sur sa moustache!)

GEORGES, ravi tout de même, lui rendant le baiser. — C'est donc vrai que je trouve une Ghislaine très différente?

GHISLAINE. — Toute différente!... Une autre femme!...

Elle s'empresse à le servir. Le consommé, la truite, la poularde sont savourés au milieu d'un bavardage de bonne camaraderie et qui arrive à être très gai. Les yeux de Georges commencent à devenir brillants.

GEORGES. — C'est vrai pourtant que vous êtes devenue une autre femme!

GHISLAINE. — L'autre était embêtante, hein?

GEORGES. — Mettons un peu sévère!... Mais celle d'aujourd'hui! Mazette!... Je n'en crois pas encore mes oreilles ni mes yeux... Et pourtant ils voient des choses!... De qui cette ravissante robe?

GHISLAINE. — Elle vous plaît?

GEORGES. — D'autant plus qu'elle ne cache pas ses trésors!...

GHISLAINE, singulière. — C'est patriotique!...

GEORGES, qui n'a pas fait attention, lorgnant les belles épaules nues. — On peut faire acte de propriétaire?

GHISLAINE, s'offrant hardiment au baiser. — On peut!... (Après la caresse.) Encore un peu de champagne avec les pêches?...

GEORGES. — Et le péché?

GHISLAINE, œillade. — Tout vient à point à qui sait... le désirer...

GEORGES. — Sapristi!... Ce que vous m'ébouriffez!

GHISLAINE. — Mais non, évolution très naturelle!... J'ai réfléchi!... Je n'avais pas été assez aimante, assez caressante. J'ai eu beaucoup de torts!

GEORGES. — Mais moi aussi... J'aurais dû être plus patient, plus attentif.

GHISLAINE. — Oublions, puisque la lumière se fait!...

GEORGES. — Et la chaleur!... (La couvrant de baisers qu'elle rend avec exagération.) Ah! ma chérie!... ma toute chérie!... Et toi qui étais de marbre!... Tandis que maintenant!... Que je t'aime!... Que je t'aime!...

GHISLAINE, qui tient à en finir. — Tu sais que la chambre est là, à côté?

GEORGES. — La tienne?...

GHISLAINE, lui faisant un collier de ses bras parfumés. — La nôtre!...

Dans le demi-rêve de la griserie apaisée, Georges réfléchit. Il regarde autour de lui le cadre si différent, même si osé. Il regarde aussi sa femme qui, maintenant, les yeux baissés, un peu pâle, semble redevenir marmoréenne!

GEORGES, pour se convaincre. — C'est donc vrai, dis-le-moi bien, que maintenant tu aimes de passion?

Ghislaine ne répond pas, mais dans le mouvement qu'elle fait, le fameux papier aux notes, froissé, mis en boule, glisse des draps. Georges qui en avait été intrigué l'attrape au passage et le lit!

GEORGES, anéanti. — Ah ça, c'est trop fort!... Me diras-tu au moins pourquoi cette comédie?

GHISLAINE, rigide épouse ayant fait au devoir le plus grand sacrifice. — Pour préparer la classe mil neuf cent trente-cinq!

(A suivre.)

MICHEL PROVINS.

L'AGRICULTURE MANQUE DE BRAS



L'Agriculture manquant de bras, la petite baronne de Prétentaine résolut de lui prêter les siens, qui sont fort jolis.



Et elle annonça à ses fermiers sa résolution de les aider dans les travaux des champs.



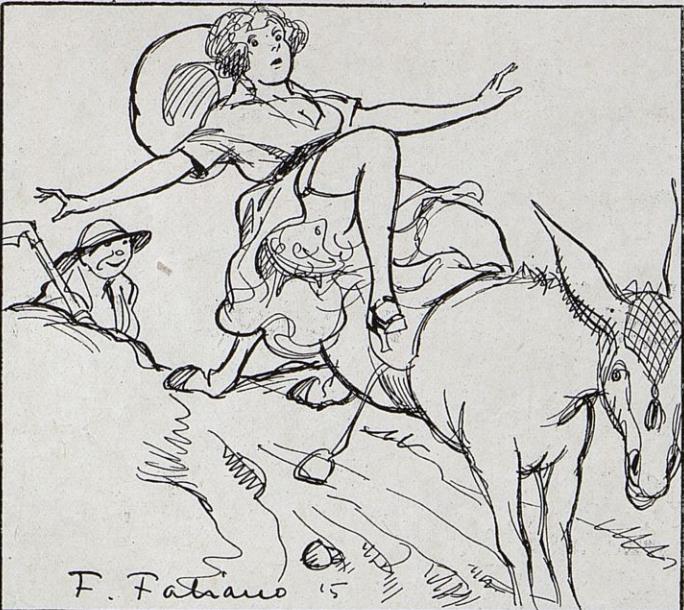
La baronne de Prétentaine partit pour faire la moisson.



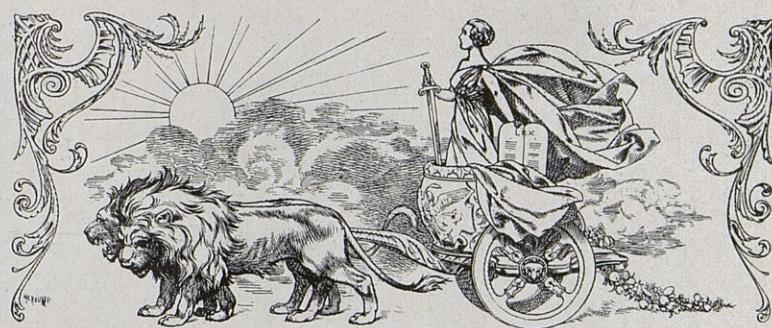
Et vaillamment, patriotiquement, pendant toute une journée, la baronne de Prétentaine demeura parmi les travailleurs, pour les encourager de sa présence.



Après quoi, l'heure du goûter étant venue, elle pensa qu'elle avait mérité de se reposer et de reprendre des forces.



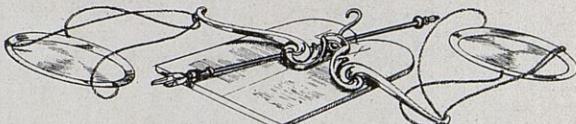
Et, au coucher du soleil, elle revint au château, heureuse du devoir accompli. Si toutes les jolies mondaines suivaient son exemple, l'Agriculture ne souffrirait plus de manquer de bras... ; elle souffrirait peut-être d'en avoir trop !



LES CARACTÈRES FRANÇAIS ou LES MŒURS DE CETTE GUERRE

II. — Du Souverain et de la République (Suite).

Le peuple français a une superstition des lois écritées qui va jusqu'à l'extrême naïveté, et quel que soit le prestige de Sophocle, jamais les vieux habitués de la Comédie n'ont pu entièrement approuver Antigone qui préfère la justice éternelle.



Entre les lois écrites, le Français respecte singulièrement la plus arbitraire, qu'il nomme *Constitution*. Cette constitution a pour objet de retrancher toute espèce de pouvoir aux magistrats qui exercent l'autorité. Comme le Français, d'autre part, aime d'être gouverné, il n'en veut pas plus que de raison aux chefs qui passent outre; mais il se croit perdu parce que la constitution est alors violée. D'une manière ou de l'autre il se croit perdu, c'est sa manie, et il implore un sauveur. La Providence, qui a visiblement un faible pour nous, n'exauce pas souvent cette prière et nous nous tirons d'affaire tout seuls : nous nous en tirons bien.



Que la République est heureuse de produire des citoyens tels que DÉODAT ! Il avait, dès le collège, une façon de faire ses thèmes qui lui présageait les plus hautes destinées. Pas un enfant n'a donné tant d'espérances, il en donne encore maintenant qu'il est parvenu ; et dans un âge, dans une dignité où il pourrait se contenter de tenir, il ne tient pas : il promet.

Son mérite principal, où tous ses autres mérites se trouvent impliqués, est qu'il peut servir d'exemplaire ; et d'abord sa carrière témoigne qu'on ne ment point, quand on assure que, sous ce régime, n'importe qui peut arriver à n'importe quoi. Fils de ses œuvres, il a procédé régulièrement, et d'une façon, pour ainsi parler, mécanique, de la pauvreté à la richesse et de l'obscurité aux honneurs. Sa route était si droite que du point de départ on en pouvait apercevoir le terme, et nul n'a jamais douté, ni lui-même, que dans un temps préfix il n'y atteignit. Il n'a eu qu'à passer des examens, à obtenir des diplômes et à solliciter des suffrages.

Il est honorable par sa famille et il n'a point fait une faute de toute son existence : point de liaison fâcheuse ni de sot mariage. Les plus difficiles ne lui marchandent pas le respect.

Il est un rude bûcheron, mais sait ménager sa besogne. Son intelligence réputée ne porte ombrage ni à ses inférieurs ni à ses égaux.

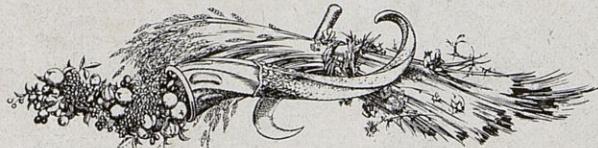
Elle est claire, pénétrante, utile. DÉODAT s'entend aux affaires publiques ou



privées, mais il a de surcroît autant de littérature qu'un honnête homme, et même un certain talent, avec une certaine médiocrité. Comme on sait d'avance qu'il parlera bien, il parle bien. Si on l'interrompt, il a de la repartie. Il est un bon orateur, qui passe pour grand orateur. Tous ses succès ont été en quelque sorte *a priori*, et tant qu'il était au pouvoir il a toujours paru indispensable.

C'est un précieux avantage pour un homme public d'avoir sa légende de son vivant. Celle de DÉODAT, que l'épreuve ne semble point avoir démentie, veut qu'il ait du caractère. La fermeté qu'on lui suppose lui a valu la popularité, que d'ordinaire le physique détermine seul : mais le sien est ingrat. — Si DÉODAT est un caractère, pourquoi donc a-t-il l'air morose et ennuyé, quand il devrait remercier chaque matin la fortune qui l'associe à la plus glorieuse histoire ?

Chercheurs d'éénigmes, qui déjà forges des clefs et mettez des noms à ces portraits, je vous veux épargner une peine : ne cherchez point qui est DÉODAT, vous perdriez votre temps. Parmi tant de vertus, il n'a qu'un défaut, mais qui les annule : il n'existe qu'en imagination. Mieux vaudrait pour lui et pour nous-mêmes qu'il fût né : il ne l'est point.



CHARICLÈS a toujours vingt ans, l'âge ni les soucis ne l'ont point fané. Cette fraîcheur de jeunesse est fatale aux sexagénaires, qui après avoir commencé par l'amour, voudraient bien finir par l'ambition. Ce qui empêche CHARICLÈS, c'est la fleur de son teint, l'éclat de son regard, et les grâces même dont trop de fées, ses marraines, l'ont doué à son berceau. Il s'inquiète de voir les années fuir et son avenir s'abréger : on feint de croire qu'il a le temps. Il a le visage et la tournure d'un jeune premier, il ne saurait changer d'emploi.

Tous les avantages de CHARICLÈS, en fin de compte, lui ont nui, et le sort, comme un partenaire, ou maladroit, ou perfide, a surcoupé tous ses atouts. Il était né, si l'on peut l'être dans une république, et il appartenait à la noblesse de la démocratie. Il était bien élevé, il savait le monde. Il a été célèbre si tôt qu'il ne se souvient pas d'avoir jamais été obscur et inconnu. Le prestige a devancé pour lui le succès, et un petit frisson a couru à la surface de la Société quand il s'y est produit pour la première fois. Il a toujours eu la vedette, le public lui ménage des entrées, on l'applaudit comme on acclame le chef de l'Etat ; mais il n'est pas le chef de l'Etat ; et il ne serait point fâché de recueillir, sur le soir de sa vie, autre chose que des applaudissements.

Il a fait un si beau départ qu'il pense avoir manqué la course parce qu'il n'a pas encore atteint le but. Il est piqué au vif de voir qu'on le jalouse, quand il estime qu'on devrait le plaindre. Cet homme souriant et aimable a de l'amertume, qu'il ne sait pas dissimuler : c'est son faible. Il ne méprise point assez ceux qui le dépassent, et le sentiment de sa supériorité ne lui suffit pas : autre petitesse. Il disait ingénument, voilà quatre ou cinq lustres : « Ma situation est magnifique ! » On n'aurait pas besoin aujourd'hui de le pousser pour lui faire dire : « Je ne suis rien ». Sous-entend-il qu'il devrait être tout ? Pourquoi non ?

Il a de l'éloquence, de la flamme, des lettres. Depuis le début de la guerre, il a peut-être dit les plus belles paroles qui resteront : il ne se console pas d'être réduit aux paroles. Il les a aussi déclamées trop bien. Elles portent plus qu'elles ne touchent. CHARICLÈS a sans doute l'étoffe d'un grand citoyen ; mais il a un air de frivolité.



On pensait accabler TISIAS de son vivant, et l'on croit, depuis qu'il est mort, déconsidérer sa mémoire, en répétant ce que chacun sait : qu'il a fait une évolution depuis le centre droit jusqu'à l'extrême gauche, et que tel fut le plan de sa

carrière politique trop courte. Si elle eût été plus longue, peut-être qu'il eût continué sa course en avant, qui l'eût ramené en arrière, car les extrêmes se touchent. Qu'importe ? Il faut être bien ignorant de l'âme pour imaginer que les variations de doctrine soient, en dépit de l'apparence, un indice de versatilité. La conviction est plutôt une qualité du tempérament ou du caractère, qui ne dépend point des objets où elle s'applique, et tel change d'avis tous les ans ou toutes les semaines qui n'en est pas moins un homme de foi. Ceux qui ont connu TISIAS dans l'adolescence, et qui l'ont connu encore à la veille de sa mort tragique, témoigneront devant l'Histoire qu'il a pu successivement confesser des opinions contraires, mais qu'il y a mis le même entrain ou la même indifférence, et qu'enfin il fut toujours TISIAS.

Son style du moins ne se modifia jamais, et il souhaitait jadis la bonne année au directeur de l'Ecole normale, précisément comme il plaide plus tard l'innocence dans une certaine cause célèbre, ou comme il invectivait, à la Chambre, contre un ministre. On le calomnie si on l'appelle rhéteur. On le surfait si on l'appelle tribun : il ne le fut que par occasion, et parce qu'un tribun a pour fonction de discourir. Il aimait les discours, comme ce qu'il faisait le plus facilement. La forme des siens était merveilleuse, et divertissait du fond ses auditeurs, qui l'écoutaient, lui-même, qui ne s'écoutait point. Son éloquence faisait qu'on ne prenait point garde à la subtilité de son argumentation : elle était, tantôt d'un dialecticien, et tantôt d'un sophiste ; ne doit-on pas adresser le même reproche à Socrate et au divin Platon ?

La raison du succès de TISIAS dans les assemblées populaires est qu'il avait fait ses humanités et que ses improvisations mêmes sentaient l'huile. L'instruction est la seule supériorité qui n'humilie point le peuple : on ne peut nier que cela ne soit bien. Il y a beau temps que les ouvriers ont jaugé les avocats, mais ils ne perdront pas de sitôt le respect du professeur. On ne trouve plus que parmi eux des lecteurs qui sentent d'instinct si un livre est bien écrit et si une oraison est bien tournée.

Il est aisément d'entraîner les prolétaires, il n'est pas si aisément de les tromper (pour employer leur langage) sur la qualité de la marchandise : TISIAS ne les trompait point ; c'était du classique et du solide qu'il leur fournissait. Il y ajoutait les agréments qui plaisent à la foule : le principal était de sa personne même, qui commandait bruyamment la sympathie.

Il avait la démarche, le visage, la barbe d'un loup de mer, et des embruns dans les yeux. Il roulait d'un bout à l'autre de la tribune, comme sur le pont d'un voilier balancé par une forte houle. Je n'ai jamais vu rire de si bon cœur ni si gaiement à la tempête. Il avait une façon de tendre les bras à tout son public qui donnait envie de s'y jeter. Pouvait-on ne pas l'aimer ? Il était bon.

Cependant, un fanatique, ou peut-être un imbécile, lui a tiré une balle à bout portant, le grand soir d'angoisse où la France attendait l'appel des armes. On n'ose point décider si ce meurtre nous a fait perdre plus que des discours. La gloire de TISIAS y a gagné le surcroît du martyre, et c'est devant la tombe de l'agitateur que les partis ont juré leur réconciliation.



Vous ne ferez point consentir un Français que l'habileté politique est la vertu des politiques, et que la valeur morale ou le caractère passent au second plan. Ils pardonnent à un ministre ou à un commis les plus lourdes fautes, mais non pas la moindre indécatesse, et ce qu'on appelle *machiavélisme* (dont Machiavel n'est point responsable) n'a jamais trouvé grâce à leurs yeux. Ces scrupules peuvent surprendre d'hommes que l'on dit nés malins. C'est peut-être qu'ils sont nés d'abord honnêtes.

Ils n'ont pas davantage d'indulgence pour leurs ennemis, pour qui ils ont tant d'indulgence. Ils oublieront plus vite tous les forfaits de Guillaume II qu'un serment qu'il a prêté le 1^{er} août « devant Dieu et devant l'Histoire », qui est contraire à la vérité.

THÉOPHRASTE.

L'Album de Guerre

de LA VIE PARISIENNE



LA PRÉPARATION D'UNE OFFENSIVE

Un bataillon accourant, sous le couvert d'un bouquet d'arbres, pour prendre son poste de combat.



UNE MITRAILLEUSE EN ACTION
à 70 mètres des tranchées allemandes.



UNE SENTINELLE AUX AGUETS
derrière la meurtrière d'une haie artificielle.



LA MODE D'AVANT LA GUERRE...



LA DÉCEPTION DE TOMMY

Haut sur ses jambes grêles, comme un coq des Flandres, l'œil bleu et le teint rosé, Freddy

Stewart, estafette à l'état-major de la division, faisait l'admiration des Tommies, ses frères. Il était débrouillard comme un poilu de l'Argonne et semblait n'avoir jamais vécu qu'entre Ypres et La Bassée. A toute heure du jour et de la nuit, sous le vent, le soleil et la pluie, il sillonnait les routes, cahoté sur sa motocyclette, sifflant à lèvres que veux-tu les derniers ragtimes américains.

Un jour que la division changeait de cantonnement, il escorta le major qui allait faire le *billetting* dans le village désigné et il mit ses loisirs à profit pour découvrir « la bonne hôtesse » dont tout poilu conscient rêve dans la tranchée.

Une petite maison bourgeoise à l'écart du bourg le tenta. Il fut accueilli gaiement par une jeune fille aux yeux rieurs et aux boucles folles, qui lui cria « good morning » avec un délicieux accent.

— Maman! fit-elle en courant à la cuisine... c'est un Tommy qui demande une chambre... Il a l'air bien poli!

La mère de l'espionne Flamande vint scruter d'un œil sévère l'homme en kaki et, rassurée par sa bonne mine, lui dit :

— Nous avons une chambre au premier. Elle était réservée pour un colonel qui est parti et qui ne reviendra pas. La voulez-vous en attendant?

Freddy Stewart n'hésita pas.

Je conserve la chambre, madame, répondit-il de son meilleur français... Très aimable de vous... J'entre dedans ce soir.

L'après-dîner fut charmante. Freddy joua aux dominos avec sa bonne hôtesse et engagea avec sa fille un de ces flirts comme ils n'en ont pas à Hyde-Park.

Dans le couloir obscur, avant de monter l'escalier, il risqua un baiser furtif et ses lèvres malhabiles effleurèrent un morceau de mèches blondes et de joue veloutée.

Enfoui dans son lit confortable, il bourra de tabac jaune une pipe qui ne le quittait jamais et tandis que les mitrailleuses lointaines martelaient le silence nocturne, il savoura sa chance inespérée. Jusqu'à présent il avait presque toujours trouvé bon souper et bon gîte... Allait-il avoir le reste?

Il s'endormit. Tout à coup, un bruit de pas, léger, discret, le réveilla. On marchait dans le couloir. Il se dressa sur son oreiller et écouta le toc-toc d'un doigt timide contre sa porte.

— Monsieur Tommy... fit une petite voix.

Etait-ce possible! Son rêve allait-il se réaliser? Dans son émotion, il murmura en anglais :

— Yes darling... come in!

La porte s'entrouvrit et la jeune fille en chemise blanche, les cheveux défaits, une bougie à la main, surgit à ses yeux éblouis.

— Monsieur Tommy, murmura-t-elle d'une voix très douce, le colonel vient de rentrer. Allez vite vous coucher dans la grange.

MAURICE DEKOBRA.

L'ACTUALITÉ AMOUREUSE

Comme ils sont beaux, nos permissionnaires!

(Ceux qui viennent du front, bien sûr... les autres ne comptent pas.)

Il va sans dire que les Parisiennes accordent aux permissionnaires toutes les permissions : celle de minuit, en fraude, de vingt-quatre heures... et au-delà, dans les circonstances légitimes.

Comme toujours, il y a des cas d'accaparement. C'est ainsi que d'honnêtes dames affichent sans modestie deux, et même trois permissionnaires consécutifs, et parfois simultanés. C'est beaucoup. Mais les vallantes prétendent que ce n'est pas trop, et les insatiables hasardent que ce n'est point assez.

Nos braves permissionnaires ne se plaignent pas de trouver les nuits de permission aussi agitées et plus fatigantes encore que celles de la tranchée.

Ils constatent — avec plaisir — que leurs petites amies se rendent d'enthousiasme et consentent volontiers

à mourir autant de fois qu'ils l'exigent; ce qui les change agréablement de leurs ennemis habituels, qui réclament la vie sauve et ne se rendent qu'en rechignant.

La guerre a démontré que les absents n'avaient pas toujours tort! Elle démontre maintenant que les absents ont toujours raison.

Rien ne poétise une femme comme une séparation prolongée. Les belles en sont plus belles, les quelconques en deviennent jolies et les autres en paraissent désirables.

La guerre, qui fit en France l'union sacrée, aura sacré pas mal d'unions, qui ne prétendaient guère qu'à être de conformables associations d'intérêt ou d'aimables échanges d'émotions désintéressées.

Il se pourrait fort bien que, comme toutes les forces de la nature, l'amour, dans la société nouvelle en préparation, fût appellé à être discipliné!

Cela ne sera pas commode, d'assagir cet enfant de bohème, dont les poètes, les romanciers, les dramaturges — et les musiciens — ont chanté sur tous les tons l'incorrigible fantaisie.

Mais, défalcation faite de sa légende millénaire, on s'apercevra vite que l'éénigme de l'Amour ne provenait guère que du malentendu volontaire des fanatiques de ses rites, rien moins que mystérieux!

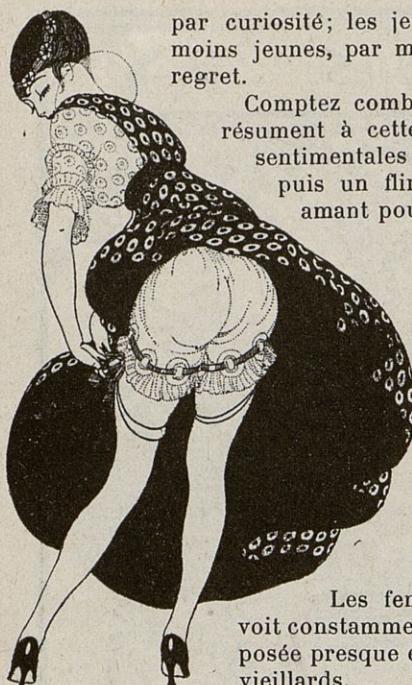
Avant les sentimentalismes romantiques, à la Werther, d'importation fâcheuse, nos aïeux avaient, de l'amour, une conception toute française, à la fois simple et logique : c'était, d'une part, affaire de famille, et d'autre part, passe-temps de galanterie.

Les femmes n'en étaient pas moins jolies pour cela, ni la vie plus triste... au contraire. Mais la race équilibrée et saine croissait et multipliait en force et en beauté; si bien qu'après les amoureuses folies du XVIII^e siècle, la France put s'offrir le luxe d'une Révolution, suivie de la conquête effective de la bonne moitié de l'Europe.

L'amour, à y bien réfléchir, n'intéresse passionnément que les femmes. Toutes s'en mêlent : les très jeunes,



...ET LA MODE D'AUJOURD'HUI



par curiosité; les jeunes, par amour-propre; les moins jeunes, par manie, et les plus jeunes, par regret.

Comptez combien d'existences féminines se résument à cette progression de recherches sentimentales: un flirt, un mari, un amant... puis un flirt, un mari... et parfois un amant pour leur fille.

Quelle monotonie!

Les hommes ont moins de loisirs et plus d'ambitions. L'amour n'accapare que les collégiens inexpérimentés et les messieurs hors d'âge, que l'expérience a rendus incorrigibles. Les uns et les autres y apportent, sinon la même fougue, à tout le moins la même crédule naïveté.

Les femmes le savent bien, que l'on voit constamment entourées d'une cour composée presque exclusivement d'éphèbes et de vieillards.

Dans la période d'action de sa vie, l'homme ne considère l'amour que comme un délassement, dont il se défie de l'abus, et dont l'usage le laisse calme et apaisé.

Les dames exclusives en éprouvent quelque humiliation, ce qui est le tort propre à notre race, qui n'est point jalouse, d'avoir trop le sentiment de la mesure et le goût de l'élégance.

La guerre changera sans doute bien des choses à nos conceptions amoureuses fuites ou passionnées.

Beaucoup auront appris, en le défendant, qu'ils avaient un foyer, et il se pourrait que les Françaises, au lieu de faire les petites folles, préférassent faire des enfants.

De tels revirements sont particuliers à notre race, où l'on vit Jean-Jacques Rousseau convertir en nourrices convaincues les plus fuites dames de son temps.

Au lieu de bals échangés sans résultat, et de balles échangées avec résultats déplorables, sous prétexte d'amour, nous verrons peut-être nos héros ambitieux d'enrichir la France, au lieu de se ruiner pour des dames rien de moins que légères, et les Françaises cornéliennes toutes devenues mères de Gracques innombrables.

Nos ennemis en seront bien attrapés!

MARCEL PAYS.

CHOSES ET AUTRES

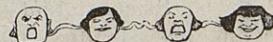
« Et ça mange tous les jours! C'est ça qui donne une crâne idée de l'homme. » — Vous connaissez la légende de Gavarni.

Ce qui donne de l'homme une idée encore plus crâne, c'est qu'on se bat depuis un an — et à quel prix! — et l'humanité est entrée dans la seconde année de guerre pour ainsi dire sans sourciller. L'espèce vaudrait-elle mieux que les misanthropes ne prétendent? Elle a du moins une faculté d'endurance qui tient peut-être plus de la passivité que de la véritable énergie, mais qui ne laisse pas d'imposer.

Il va de soi que tous les pays de l'univers n'ont pas fait même visage à cette seconde année qui s'ouvre. Tout l'avantage de l'attitude est pour les alliés. Les Russes, tranchons le mot, ont été magnifiques, et au moment le plus glorieux, mais le plus critique de leur campagne, n'ont pas trahi seulement une inquiétude. La détermination des Anglais n'étonne plus personne que le kaiser, qui décidément n'en revient pas. La modestie nous interdit de parler de nous-mêmes; nous avons d'ailleurs peu manifesté, mais c'est le tour de la vague de confiance, voilà l'essentiel, et Paris a bonne mine.

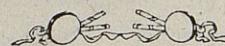
De l'autre côté on ne mange plus ni l'ennemi d'occident, ni l'ennemi d'orient tout crus. On plaide. On plaide encore non coupable, mais c'est déjà un acheminement vers les excuses, et ensuite viendront les circonstances atténuantes. Il est assez curieux que Guillaume II ait choisi l'anniversaire de la guerre pour demander qu'on lui défère le serment, comme on dit au Palais. Il a levé la main droite — après sans doute l'avoir débouillée de son gant de fer ou de velours — et il a prêté ledit serment, qui naturellement était faux. Mais on ne doit pas attendre de lui qu'il perde toutes ses mauvaises habitudes en un jour. La presse allemande a débité à peu près les mêmes mensonges que l'empereur, mais avec plus d'hésitation dans l'imprudence, et comme d'ordinaire une ou deux belles bouches, qui feraient notre joie si nous étions d'humeur à rire. La plus gaie est de je ne sais quel journal de Voss, parent de « la tante », où l'on peut lire: « Nous entamons cette deuxième année de guerre sans aucune préparation; c'est bien la preuve que nous n'avons pas voulu la guerre. » Mais non, gros malin, c'est la première année qu'il aurait fallu entamer sans aucune préparation.

Ce qu'ont dit les neutres n'est pas moins intéressant. Leur quasi-unanimité est bien rassurante pour nous. Sauf une petite feuille de chou grecque, qui fait de très timides réserves, vous ne trouverez pas la moindre gazette pour prophétiser le succès des impériaux. Vous auriez encore plus de peine à en trouver une qui témoigne à notre ennemis la sympathie la plus imperceptible. L'Europe n'a plus peur — et l'Europe a honte de l'Allemagne.



Il y a eu l'autre jour, à l'Opéra-Comique, un incident... inutile. M. Gh.s., qui ne joue pas tous les soirs, mais qui a quatorze idées par semaine, a fait réciter sur scène des vers en l'honneur de Jaurès. Six personnes sur mille qui étaient là ont jugé cette récitation inopportune et ont usé du droit de siffler que les gens mal élevés achètent à la porte en entrant. (Le billet de faveur lui-même et l'invitation donnent droit au sifflet). Chacun sait que six personnes qui sifflent, sur mille qui ne sifflent pas, constituent la majorité. En conséquence, les neuf cent quatre-vingt-quatorze spectateurs qui désiraient peut-être entendre le poème ne l'ont point entendu. On s'est empressé de l'interrompre ou d'en couvrir les dernières strophes au moyen des accents de la *Marseillaise*.

Dans les discussions, l'un a quelquefois raison quand l'autre a tort; mais, s'il s'agit de tact, on peut parier presque à coup sûr que l'un et l'autre en manquent également. M. Gh.s. aurait mieux fait de réduire à treize cette semaine-là le nombre de ses idées, et les spectateurs auraient mieux fait de se taire.



L'industrie française n'attend pas la fin de la guerre pour reprendre le pas sur l'industrie allemande. Nos chimistes, qui avaient été les premiers supplantés par leurs concurrents d'Outre-Rhin, sont aussi les premiers à faire pénitence de leurs erreurs d'hier, et ils fabriquent des produits de première nécessité dont nous étions entièrement privés depuis douze mois. Ces produits ne sont pas des munitions.

Avez-vous remarqué que l'on rencontrait par les rues des types d'humanité complètement passés de mode, je veux dire de vieux messieurs, et même de vieilles dames? C'est qu'il n'était teinture que de Berlin, et ces dames ni ces messieurs ne pouvaient plus réparer l'irréparable outrage. Ne pleurez plus (comme disent précisément les enseignes à l'adresse des blancs ou des chauves). Ne pleurez plus, car on va bientôt recommencer de teindre en France aussi parfaitement que dans la Germanie, terre du mensonge et de l'illusion. Nous ne verrons plus de vieillards ni de vieilles, qui nous rappelaient notre enfance!

Il paraît cependant que nous attendrons encore un peu ce joyeux changement à vue; car les faiseurs de cosmétiques, pour obéir aux réquisitions, ne devront servir leur clientèle humaine qu'après les chevaux.

Noirs ou blancs, pies ou soupe-de-lait, nos braves coursiers crevaient les yeux, et le mot d'ordre de la guerre nouvelle, pour eux comme pour nos soldats, est *invisibilité*. On va donc teindre montures et attelages, en kaki sur le front anglais, et

sur le français en bleu horizon. Kaki, passe encore: cette couleur n'est pas inconciliable avec l'idée que nous nous faisons d'un cheval, et elle présente avec l'alezan clair une vague ressemblance. Mais la robe bleu d'horizon déconcerte un peu nos habitudes. On dirait d'une mode d'avant la guerre. C'est Munich en diable. Ce mimétisme peut être fort utile, mais nous ne voyons pas un capitaine français caracolant sur un cheval bleu. Les très jeunes recrues, à la rigueur, les Marie-Louise dont les... dix-huit ans « sont d'azur baignés »...



La délicatesse des humbles.

Un de nos amis visitait un hôpital installé dans un des plus somptueux hôtels du Midi, où les simples soldats occupent des chambres cotées dix louis par jour en temps de paix. Un blessé lui dit :

— On est bien, mais c'est plutôt gênant, parce qu'on a peur de sortir.



Les journaux des pays neutres proches de l'Allemagne (dans tous les sens du mot « proche ») ont annoncé que Maximilien Harden avait été envoyé en pénitence dans le fond de la Scandinavie. Après quoi les mêmes journaux ont démenti la nouvelle de ce mystérieux exil. On doit avoir eu, en Bochie, une raison pour souhaiter que le Monde Univers crût à la disgrâce de Max, et ensuite n'y crût point. Ce doit être une de ces malices cousues de fil blanc dont l'intention et l'objet nous échappent. Mais ce qui échappe aux Boches, c'est que les vicissitudes de Harden nous sont absolument indifférentes. Nous n'avons jamais attaché aucune importance aux dures vérités que cet « indépendant » a parfois dites à ses compatriotes. Nous sommes méfiants, et nous soupçonnions que, si on les lui laissait dire, c'est qu'on avait intérêt à ce qu'il les dit. Ce soupçon leur retirait toute autorité.

Nous avons pu aussi, selon notre habitude, surfaire le talent de Maximilien Harden, parce qu'il n'est pas de chez nous; mais nous avons trahi le mépris qu'il nous inspire en le comparant à Henri Rochefort. Je ne sais rien de plus injurieux. Rochefort représente l'époque — heureusement révolue — où des Français ont pu confondre l'esprit français avec celui du boulevard. Ils n'ont commis qu'une erreur pire, c'est de le confondre ensuite avec l'esprit du *Chat Noir* et de Montmartre. Pour revenir de si loin, il nous fallait un quart de siècle ou la guerre: nous avons eu le quart de siècle et nous avons la guerre.

Si Harden est réellement en disgrâce et en exil, ce n'est pas ses articles d'aujourd'hui qui en sont cause, mais ceux d'avant-hier. Les Allemands ont la rancune longue. Le Kaiser ne pardonnera jamais au directeur du *Zukunft* les malheurs de Phili. N'allez pas lire : les malheurs de Sophie. J'écris bien Phili, diminutif de Philippe. C'était le petit nom du prince Eulenbourg, qu'en ce temps-là l'Empereur tutoyait. Guillaume II ne tutoie plus personne, mais le Kronprinz ne le portera pas en paradis. Ah! quel malheur d'avoir un fils!

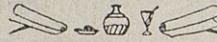


Il faut admirer sans réserve l'attitude de Gabriele d'Annunzio. Jusqu'au jour où l'Italie a déclaré la guerre, le poète a prodigué son verbe magnifique. Ce jour même, il s'est tu et il est rentré dans le rang. Il était la voix même de sa patrie: il n'est plus qu'un des héros innombrables et anonymes qui lui offrent le sacrifice de leur vie. Un tel silence après tant de bruit commande le respect.

Voilà que le devoir militaire le force de reprendre la parole. Simple officier mitrailleur à bord d'un avion, Annunzio a été chargé de lancer sur Trieste, en même temps que des bombes, des proclamations. Naturellement, il a été chargé aussi de les écrire. Nous n'en connaissons point le texte, mais nous présumons sans témoiré que les Triestins ne sont pas à plaindre. Moins à plaindre que les Parisiens, qui n'ont été gratifiés naguère que de la prose d'on ne sait quel junker imbécile. De l'Annunzio, prose ou vers, cela doit être mieux.

L'Italie, que sa noblesse oblige, a su orner de littérature sa

guerre sainte: elle l'a fait avec une mesure, un goût irréprochables, et elle n'a contresigné que des discours et des messages de la première qualité. Elle garde son rang, et elle fait sentir de toutes les façons à l'ennemi commun la distance qu'il y a de la civilisation à la culture.



L'ennemi n'en demeurera pas d'accord, ainsi que nous le pouvons voir par maints articles fort peu polis que décotent les journaux d'Allemagne à notre sœur latine. Les Boches, qui semblent un peu gênés pour lui envoyer des troupes, se rattrapent en l'injuriant à la façon des héros d'Homère, avec plus de grossièreté. Ce qu'ils ont inventé en dernier lieu est charmant: c'est qu'on s'assassine la nuit et le jour à tous les carrefours de Rome, et que les membres de la plus haute aristocratie ont eux-mêmes emprunté aux apaches l'usage de jouer du couteau.

Prenant pour acquis cette hypothèse, la presse allemande, qui a la manie de tirer toute conclusion de toutes prémisses, décide sérieusement que la race latine ne sera jamais civilisée. Car (dit-elle) ce sont là mœurs de sauvages, et la définition de la civilisation est justement l'élimination de l'élément sauvage.

Parlez-nous de la race germanique! En voilà une qui élimine l'élément sauvage! Elle ne l'a même jamais tant éliminé que depuis un an. Mais nous appelons cela « jeter sa gourme ».



Il est probable que, le jour où ces lignes paraîtront, nos alliés seront les maîtres de Goritz. Ce nom ne vous dit rien? O France, ingrate nation! Ignorez-vous que Goritz est le Saint-Denis de l'exil? C'est un endroit où Chateaubriand a rendu à Charles X une visite peu divertissante, et quand Chateaubriand faisait une corvée, il ne se gênait pas pour dire et pour écrire ce qu'il en pensait. On relit en ce moment beaucoup de livres d'histoire, relisez donc les *Mémoires d'outre-tombe*.

Hélas! Goritz *redenta* et Chambord sous séquestration. « Monsieur, tout est perdu! » comme disait au maître des cérémonies ce ministre de Louis XVI qui n'avait pas de boucles à ses souliers.



La semaine dernière *La Vie Parisienne* a été obligée de citer quelques phrases monumentales des récents discours du Kaiser; l'actualité a d'ennuyeuses exigences! Aujourd'hui, nous donnerons en compensation à nos lecteurs de la bonne prose française, populaire, saine et réconfortante. C'est la lettre d'un « poilu »; elle est datée du mois de juillet « devant Souchez »:

« Ça va bien, la santé est bonne et il fait chaud. Nous avons fait des progrès. Nous sommes devant Souchez qui est presque encerclé par nous. On attend l'ordre de le prendre. Il faut espérer que cela se passera comme à Carenty et Ablain-Saint-Nazaire.

« Nos morts sont enterrés au cimetière de militaires de la région, mais les Boches sont encore sur le terrain. Depuis le 9 mai, tu parles! Ça ne fait rien, on mange tout de même; la nourriture est bonne, et la vie à la campagne ne me laisse pas maigrir.

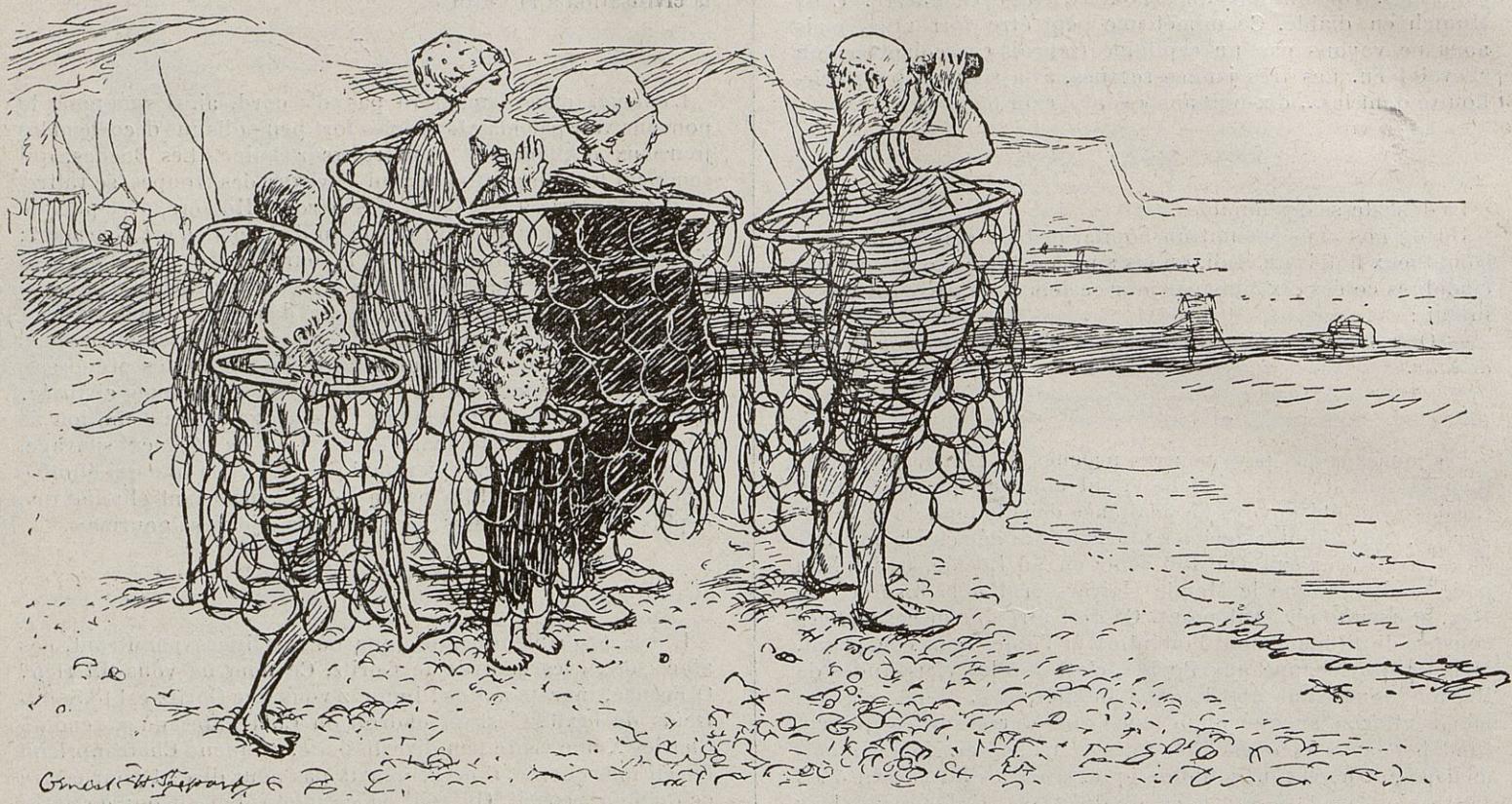
« Ici nous avons confiance sur l'issue de la guerre. Nous allons doucement, mais le terrain acquis est payé trop cher pour qu'on le relâche. Pense! Ils avaient fortifié tous les villages de première ligne: faut avoir vu Carenty, Ablain! Ils y avaient installé des abris à dix et quinze mètres sous terre, des mitrailleuses et des canons dans tous les coins, et on les a fous tout de même dehors. Les prisonniers que l'on fait ont le sourire, car ils espèrent que cela finira bientôt et ils n'ont plus beaucoup confiance. Ce que je demande c'est de revenir intact. J'ai été touché à l'épaule gauche, mais pas grièvement: huit centimètres de viande abîmés, et ça passe si vite que ça cautérise la plaie en passant. Ne te fais pas de bile, ça n'avance à rien, il faut que nous marchions.

« Je ne vois plus rien à te dire. Embrasse le petit pour moi. »

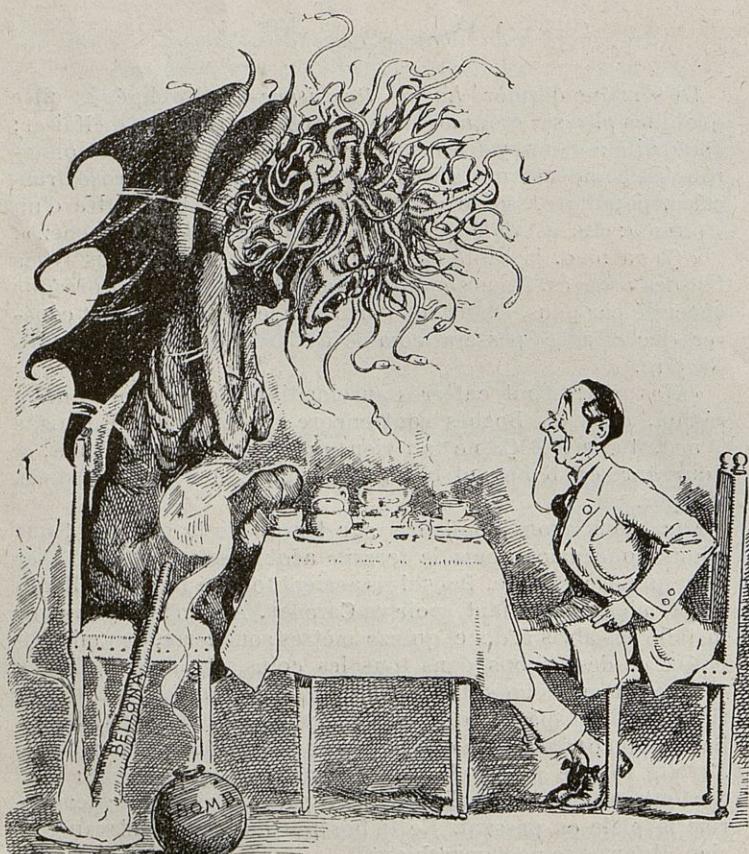
Je n'hésite pas une minute à commettre le crime de lèse-majesté, et à dire que des lettres de ce style-là, c'est un peu mieux tapé que tous les discours du Kaiser!

LA GUERRE A COUPS DE CRAYON

PETITE REVUE DE LA CARICATURE ÉTRANGÈRE



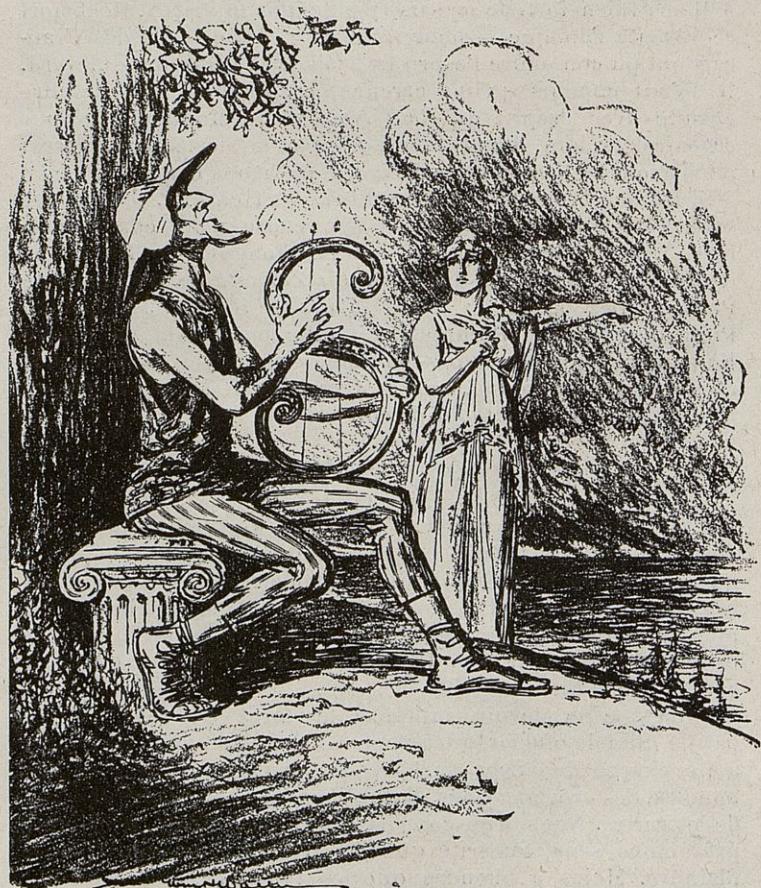
UN NOUVEAU COSTUME DE BAIN PARE-A-TORPILLE
proposé par notre spirituel confrère anglais, le *Punch* (de Londres), pour la saison balnéaire.



LE DÉMON DU PESSIMISME

Un peu de bon sens et un bon repas suffisent à le mettre en fuite
(avis aux neurasthéniques).

(*The Passing-Show*, de Londres.)



ALLONS, SAM, DEBOUT!

Le temps est passé de chanter des romances pacifiques sur ta lyre
en forme de dollar. (Life, de New-York.)

SEMAINE FINANCIÈRE

La Bourse est toujours inactive et le marché irrégulier. L'intérêt se porte plus spécialement sur les fonds et valeurs russes qui varient suivant les communiqués quotidiens de nos alliés. La prise de Varsovie et la retraite des Russes va produire un certain déplacement de la cote, parce que la durée de la guerre sera assez sérieusement prolongée par la chute de cette place, mais il ne faut s'attendre en aucun cas à ce que les affaires puissent devenir beaucoup plus actives; elles ne le redeviendront pas avant que le terme de la guerre soit en vue et nous n'en sommes pas là.

Nos rentes sont résistantes. On parle d'un grand emprunt de guerre pour mettre fin à l'émission de bons et d'obligations de la Défense Nationale à échéance fixe.

Pour chaque titre du nouvel emprunt qu'il paiera en espèces, le souscripteur aurait le droit de faire estampiller un titre 3 0/0 perpétuel d'une égale valeur nominale. Le titre 3 0/0 estampillé cesserait d'être un titre de rente perpétuelle et deviendrait amortissable au pair dans un délai de 20 années qui commencerait à courir environ 5 ans après la guerre.

PARIS - PARTOUT

Moulin de la Chanson. Directeur Emile Wolff.

C'est le triomphe du bon ton
Que l'accorte et gente revue
Que Jean Bastia fit l'âme émue
Au gai Moulin de la Chanson.
C'est le triomphe pour la troupe,
Pour Robert Clermont avant tout,
Blanche de Vinci, Georges Arnould,
Musidora qui vous découpe
Un couplet d'un air cavalier,
Vincent Hyspa, Paul Marinier
Avec Folrey qui les annonce,
Avec aussi Paco (Léonce),
Succès pour tous les chansonniers.

Tous les soirs à 9 heures et matinées dimanches et fêtes à 3 heures. Location : téléph. Gutenberg 40-40.

Voir au verso de la première page de couverture du présent numéro de *La Vie Parisienne*, l'annonce « **Chocolats et Bonbons Prévost** » gardant toujours leur vieille réputation, mais rajeunie.

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — SPLENDID-HOTEL-EXCELSIOR. Le plus grand confort.

BEAUSOLEIL (Alpes - Maritimes). — CASINO MUNICIPAL. Music-Hall, Comédies, Jeux divers.

CANNES. — HOTEL GONNET. L. Daumas, prop., premier ordre.

CANNES. — HOTEL SUISSE. Quartier du Cercle Nautique. A. Keller.

CANNES. — GALLIA PALACE. Ed. Smart, directeur.

CHANTILLY. — HOTEL DU GRAND CONDÉ, splendide installation. J. Calvini, directeur.

CHATEL-GUYON (Puy-de-Dôme). — SPLENDID-NOUVEL HOTEL.

ENGHien. — Sources sulfureuses. Etablissement thermal. Casino. Concerts symphoniques dans le Jardin des Roses.

FUMADES (LES) (Gard). — GRAND HOTEL. Casino-Cercle.

GRANVILLE. — GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES, 1^{er} ordre. Garage.

MONTE-CARLO. — HOTEL DE PARIS. Grand confort moderne.

NICE. — HOTEL D'ANGLETERRE. Grand confort moderne. Ouvert toute l'année (prix de guerre).

SAINT-CLOUD. — PAVILLON BLEU. Vue unique sur le parc.

VERSAILLES. — TRIANON PALACE HOTEL. Maison 1^{er} ordre. Téléphone 786.

VICHY. — HOTEL ET VILLAS DES AMBASSADEURS, sur le Parc; tout premier ordre.

Bibliothèque des Curieux

4, rue de Burstenberg, Paris.
Ses collections : Maîtres de l'Amour, 7 fr. 50 ; Coffret du Bibliophile 6 fr.; Romans humoristiques, le volume 3 fr. 50 ; etc., etc. — Catalogue illustré sur demande.

Massothérapie BAINS et BAINS de VAPEUR. 4, rue Duphot (pr. la Madeleine).

Miss MOLLIE SOINS D'HYGIÈNE, MANUCURE. 21, rue Boissy-d'Anglas (Madeleine).

Hygiène et Beauté p' les Mains et Visage. M^{me} GELOT, 8, r. Port-Mahon (place Gaillon).

MARIAGES RELATIONS MONDAINES ; 4^{me} année. M^{me} MOREL, 25, rue de Berne (2^e ét.).

JANE FRICTION. Méthode anglaise, par EXPERTE 7, Faub. St-Honoré, 3^e (Dim. et fêtes.)

MISS GINETT'S AMERICAN MANUCURE SOINS D'HYGIÈNE 13, rue de la Tour-des-Dames (entresol) Trinité (10 à 7).

Manucure angl. dipl. Lec. par corresp. Mariages renseig. M^{me} GUILLON, 19, bd Barbes, 2^e ét.

SOINS D'HYGIÈNE Manucure, Bains. 19, rue Saint-Roch (Opéra).

MISS REGINA SOINS D'HYGIÈNE. American Manucure. Spécial pour dames (10 à 7 h.). Maison de 1^{er} ordre. 18, rue Tronchet.

Lady EDWIG MANUCURE, SOINS D'HYGIÈNE 4, r. d'Marché St-Honoré (ap.-midi) Opér.

PÉDICURE diplômée Soins d'Hygiène 2, RUE MEHUL 3^e s' ent. (Opéra).

MANUCURE Soins esthétiques. Méthode américaine. M^{me} DOLLY, 16, r. de Berne, r.-d-ch. 2 à 7 h.

M^{me} JAHNE MANUCURE, 34, rue de Douai escalier de dr., au 2^e. (Nom sur porte.)

LYETTE de RYSS MANUCURE, SOINS D'HYGIÈNE 130, rue de Tocqueville, 3^e à gauche (11 à 7).

SOINS D'HYGIÈNE M^{me} DARCY 18, rue Cadet, 2^e ét. (10 à 8).

BAINS HYGIÈNE, MANUCURE. PÉDICURE. (Confort moderne.) 41, rue Richelieu. (Entresol.)

Miss MAUD MANUCURE ANGLAISE, Soins d'Hygiène. 48, rue Rochechouart (entresol).

SOINS D'HYGIÈNE, FRICTIONS, par Dame dipl. M^{me} DUNENT, 66, r. Lafayette, 1^{er} sur ent. (2 à 6).

M^{me} BOYE Experte. MANUCURE ANGLAISE. (Unique en son genre.) 11 bis, r. Chaptal, 1^{er} à g.

MARIAGES RELATIONS MONDAINES. Renseign. M^{me} VERNEUIL, 30, r. Fontaine (1^{er} ét. g.).

M^{me} LYDIE MANUCURE, FRICTIONS (de 10 à 7). 21, r. Pasquier, 2^e ét. fd cour (Madel.).

MANUCURE tous soins d'hygiène par experte. HUMEZ, 7, rue des Dames, 2^e ét. (Pl. Clichy).

M^{me} Clara SCOTT Soins d'Hyg., Beauté, Manuc. Eng. spoken. 203, r. St-Honoré (entr.)

Miss THIRTEEN MANUCURE spéc. pour dames. Soins d'hyg. 31, r. Labruyère, 1^{er} à dr.

M^{me} Andrey MANUCURE ANGLAISE Méthode unique. 47, rue d'Amsterdam, 2^e gauche.

ANGLAIS et PIANO par JEUNE DAME (1 à 7 h.). JANET, 5, r. Lapeyrière 3^e face N.-S.J. Joffrin.

M^{me} ANDRÉE LEÇONS ANGLAIS et RUSSE 13, r. des Martyrs, esc. dr., 2^e ét. (10 à 7)

MANUCURE spécialité pour dame. M^{me} MAGDA, 35, r. Victor-Massé, 4^e fond cour (ascenseur).

HENRI FRÈRE et SEUR. Renseignements mondains. 148, rue Lafayette (2^e étage, à gauche).

Chambres MEUBLÉES. Lux. rav. hôtel partic. av. du Bois. 10, rue Chalgrin (Etoile). T. 679-48.

JEAN FORT, Libraire-Éditeur à PARIS 71-73, Faubourg Poissonnière, envoie gratuitement sur demande son dernier Catalogue.

H. Avelot

Voyages où il vous plaira!

ÉDITIONS de
LA VIE PARISIENNE
29, Rue Tronchet, PARIS

Ce magnifique Album est en vente chez tous les Libraires et dans les bibliothèques des Gares au prix de 2 fr. 50.

LA VIE PARISIENNE

LA MYTHOLOGIE REVUE ET MODERNISÉE

Dessin de Fabiano.



MARS COURONNÉ PAR LES GRACES